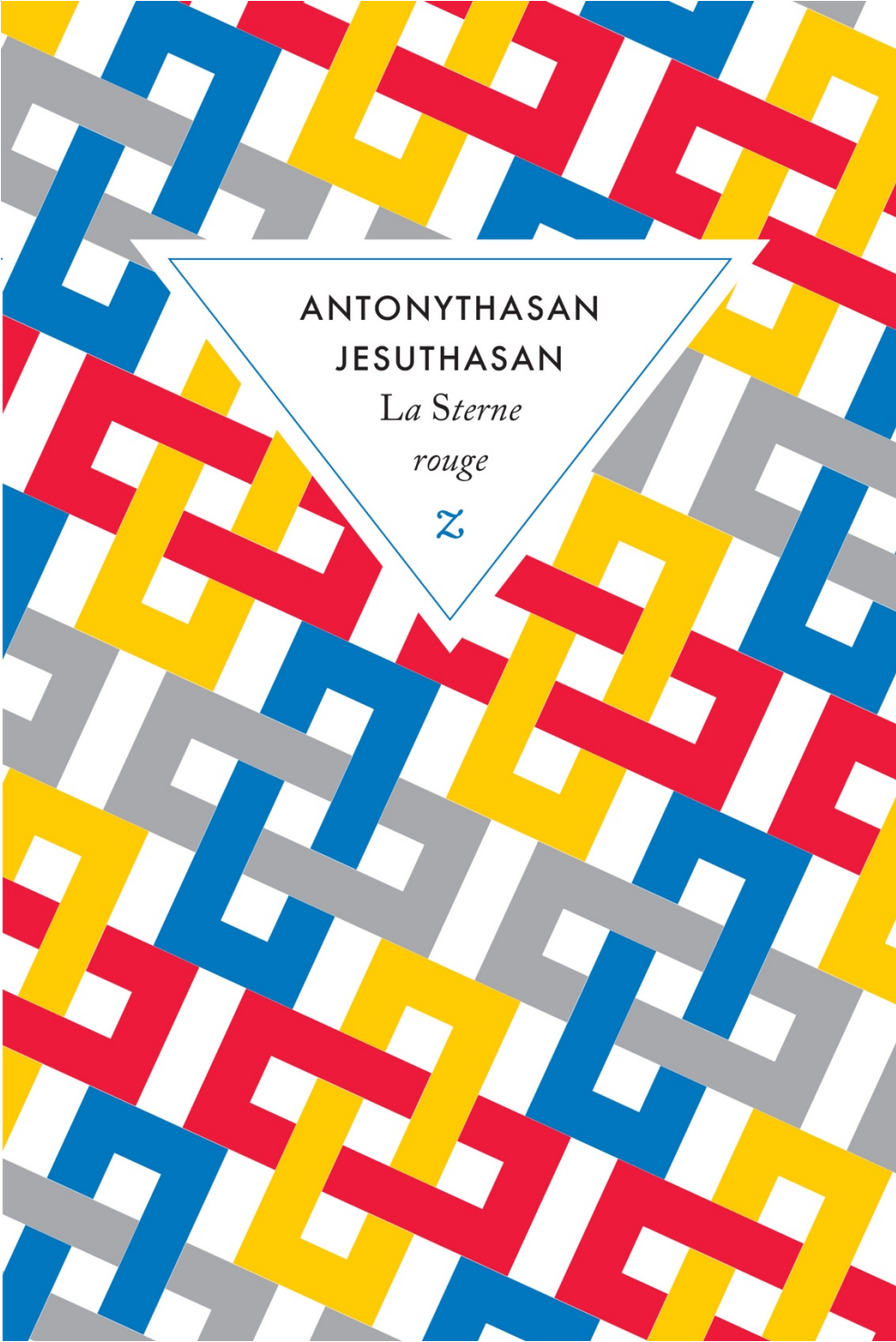




ANTONYTHASAN

JESUTHASAN

La Sterne

rouge

ℵ

« Au-delà de ce témoignage sans complaisance sur un conflit dont les blessures n'en finissent pas de saigner, l'auteur ouvre une porte sur l'imaginaire – et c'est là toute la force de ce fabuleux roman. » Laurence Péan, *La Croix*

« Les mots d'Ala s'échappent, compulsifs, oniriques, pleins des contes de son enfance. Bloc d'acier tourmenté par son âme et ses rêves de petite fille démolie. » Frédéric L'Helgoualch, *Médiapart*

« Un beau roman sur l'engrenage indépassable de la violence. » *Le Vif L'Express*

« Une reconstitution de l'univers tamoul, sa violence et sa beauté, à travers un portrait de femme. » Feya Dervitsiotis, *Le Matricule des anges*

« Il se dégage de cette histoire une incontestable force, celle de l'engagement de l'héroïne qui, malgré ce qui l'accable, ne perd jamais espoir. » Thierry Paquot, *Esprit*

« Le véritable intérêt du roman réside sans doute dans l'examen des racines de la violence. » Eric Faye, *Bastille*

« Une voix singulière, pour un grand récit, qui vous hante longtemps après sa lecture achevée ! » Sullivan, *Positive Rage*

« Un roman riche, complexe. À lire impérativement » Camille Douzelet et Pierrick Sauzon, *Asiexpo*

« Avec *La Sterne rouge*, Antonyhasan Jesuthasan signe un nouveau roman grandiose, d'une force incroyable, parfait. » *Inde en livres*

« Poignant. » *Télé Star Jeux*

« Dans ce roman de l'enfance niée et de l'effroi annoncé, Antonyhasan Jesuthasan ausculte moins la guerre civile qui a ravagé son pays et fauché près de 100 000 vies qu'il ne questionne l'identité et l'engagement, la violence et les sacrifices. Si le début touffu et fourmillant de *La Sterne rouge* peut dérouter, il est également un moyen d'exposer sa complexité – et une forme de luxuriance – un monde, un univers appelé à sombrer. » Arnaud Vaulerin, *Libération*

« Ala est une héroïne ambivalente qui a oublié l'amour, à la fois victime des hommes et de la guerre, mais aussi un être avide d'histoires et de légendes héroïques. Comme l'auteur en exil qu'est Jesuthasan, la recluse trouve dans l'imagination une échappatoire à sa condition, l'éloignement et la mise à l'écart semblant permettre une meilleure compréhension de cette société complexe, impossible à raconter à l'intérieur. » Aline Sirba, *ÉTUDES*

« Écrit par un ancien membre des Tigres réfugié en Europe, ce roman déroutant et d'une grande force mêle poésie et brutalité pour dévoiler les rouages d'un conflit méconnu. » Dominique Fidel, *Simple Things*



Jesuthasan, le bruit et le soufre La jeunesse d'une Tigresse tamoule par l'acteur de «Dheepan»

Par **ARNAUD VAULERIN**

Une courte vie bringuée dans le chaos de la guerre et du terrorisme. Voilà

Ala, un «être de soufre, de bruit et de feux» née en 1989 dans le nord tamoul du Sri Lanka. La petite fille voit le jour dans un monde de mantra et de sorcellerie, de poésie et d'inquiétude. Au milieu des dieux serpents, des descendants des tribus Nagas, des chasseurs. Aux portes de la jungle touffue, où une liane épineuse fait perler le sang, où disparaissent proches et amis.

Là, vivent les combattants, non loin des miliciens, dans un huis clos sanglant. Jusqu'à ses 15 ans, Ala est la spectatrice innocente de la guerre civile qui déchire le Sri Lanka. D'un côté le gouvernement cinghalais, surtout composé de bouddhistes majoritaires et conquérants. De l'autre, les Tigres de libération de L'Eelam tamoul (LTTE) qui ont pris en otage les Tamouls, la minorité hindoue et chrétienne de l'île. Le rond-delet et charismatique Velupillai Prabhakaran est à la tête des Tigres, en lutte sauvage contre la colonisation violente des «enfants de la famine», des paysans sans terre, cinghalais. Bientôt, les troupes de Colombo écraseront les LTTE dans un bain de sang redoutable.

L'enfance ne dure jamais bien longtemps dans le fracas des armes et l'ombre des massacres. Le frère d'Ala est retrouvé un matin, décapité. Menacée, la famille fuit. Malgré elle, Ala bascule. Ala-la sterne, «cet oi-

seau capable de voler loin», comprend que les «démons reculent devant le fer», une arme à feu pour compagne, pour «démone», pour «s'épargner la honte», pour «se dresser». Ala l'appelle Kurali. L'arme accomplit des miracles, même si elle est un passeport pour la tombe. Enrôlée par les Tigres, Ala rejoint le camp India Charlie en amoureuxse de Sultan Baba, son général. Elle intègre une brigade d'assaut, est rendue «imperméable à la crainte. Quand on chasse la peur, la mort vient s'installer à sa place, et le camp ne propose pas de moyen terme entre l'une et l'autre».

Dans ce roman de l'enfance niée et de l'effroi annoncé, Antonythasan Jesuthasan – croisé dans *Dheepan* le film tout en tensions sombres de Jacques Audiard, palme d'or à Cannes en 2015 – ausculte moins la guerre civile qui a ravagé son pays et fauché près de 100 000 vies qu'il ne questionne l'identité et l'engagement, la violence et les sacrifices. Si le début touffu et fourmillant de *la Sterne rouge* peut dérouter, il est également un moyen d'exposer dans toute sa complexité – et une forme de luxuriance – un monde, un univers appelé à sombrer. En ce sens, la jeune Tamoule est comme la messagère involontaire, la sterne rouge, des ravages à venir. «Seul le feu m'apaiserait, moi la magicienne, l'incendiaire.»

Une mission l'attend. Capitaine Ala est choisie pour devenir une Tigresse noire, une kamikaze. Les LTTE étaient tristement connus pour recourir aux attentats-sacrifi-

ces. Mais l'opération Twin Wings pensée par Sultan Baba échoue. Passé les innocences et les illusions, le roman s'ouvre alors sur l'après, le jugement et les 300 ans de prison, l'autre résistance. Avant le piège du retour à la vie, des reniements et des trahisons en Europe. Ala se découvre «capable d'amour, de désir, d'espièglerie, de compassion». Depuis sa cellule, elle écrit des lettres qu'une autre femme révélera. Un journal de bord qui se consume avec la vie. ♦

**ANTONYTHASAN
JESUTHASAN**

LA STERNE ROUGE

Traduit du tamoul (Sri Lanka)

par Leticia Ibanez,

Zulma. 320 pp., 22,50 €.



Antonythasan Jesuthasan.

PHOTO ZULMA





Livres&idées

L'auteur sri-lankais poursuit son chemin de mémoire sur la guerre civile avec le portrait d'une jeune tigresse tamoule déterminée à défendre son peuple.

Le manuscrit d'Ala

La Sterne rouge

d'Antonythasan Jesuthasan

Traduit du tamoul (Sri

Lanka) par Leticia Ibanez

Zulma, 320 p., 22,50 €

Observateur toujours attentif de la guerre civile entre Tamouls et Cinghalais qui a déchiré le Sri Lanka entre 1986 et 2011, Antonythasan Jesuthasan fait de cette tragédie le terreau de ses livres. Peu sont traduits en français et il faut remercier Zulma de s'y atteler tant sa prose puissante mérite d'être connue et sa voix si précieuse entendue. Né en 1967 dans l'extrême nord de l'île, engagé à l'adolescence dans le mouvement de libération des Tigres tamouls, il a connu la prison, les camps de réfugiés, puis l'exil en France. Son nom nous est familier grâce au *Dheepan* de Jacques Audiard, Palme d'or à Cannes en 2015, où il tenait le rôle principal, celui d'un réfugié... Un écho à sa propre histoire qui s'est répercuté dans le magnifique recueil de nouvelles, *Friday et Friday*. Et qui résonne encore dans *La Sterne rouge*.

L'annonce des attentats qui ont visé plusieurs églises et des hôtels à Colombo, le 21 avril 2019, est le point de départ du roman. Le narrateur regarde les images sur son ordina-

teur et reconnaît l'une des victimes : une policière sri-lankaise qu'il avait rencontrée peu avant à Paris et qui lui avait remis une clé USB contenant plusieurs centaines de pages.

Commence alors un autre récit, à la première personne, sous la plume d'Ala, une jeune fille tamoule prise trop tôt dans un conflit qui décimera sa famille et la poussera au combat. C'est depuis sa cellule de prison où elle purge une peine de 300 ans d'internement qu'elle écrit son histoire, minutieusement, datant les faits, nommant les morts qui la hantent comme celle de son frère jumeau, expliquant sa farouche détermination à prendre les armes pour défendre son peuple opprimé.

Elle est née une nuit de mousson au sein d'une famille aimante. Sa mère est préparatrice en herboristerie, son père cultive la canne à sucre six mois de l'année et consacre les six autres au *kuttu*, un théâtre rituel donné dans les temples. Son enfance est heurtée de plein fouet par la guerre et son lot d'attaques, d'assassinats, de viols... Son village, où vivent 60

familles tamoules, est « colonisé » par des Cinghalais, des « *enfants de la famine* », paysans sans terre. Ces deux communautés pauvres sont condamnées à vivre ensemble dans la peur et la méfiance. Le seul domaine où ils tombent d'accord reste le suicide, « *une marque de notre identité nationale* », écrit Ala avec un humour glaçant qui sourd tout au long de sa confession.

À 16 ans elle s'engage dans la rébellion marxiste des Tigres de libération de l'Ilam tamoul. On lui remet un fusil qu'elle nomme *kurali*, du nom d'une démonsse qui accomplit des miracles, et passe par des camps d'entraînement pour anéantir sa peur et renforcer son mental. « *Comme la Sterne mes ailes ne connaissent pas la fatigue, comme le serpent je me glissais partout sans un bruit. Comme le poisson, je me faufilais sans laisser de traces.* » De sa capsule de cyanure cachée dans une fausse molaire, elle jure ne jamais vouloir se servir. Elle veut mourir la tête haute...

Au-delà de ce témoignage sans complaisance sur un conflit dont les blessures n'en finissent pas de saigner, Antonythasan Jesutha-



san ouvre une porte sur l'imaginaire – et c'est là toute la force de ce fabuleux roman. À travers le personnage fascinant d'Ala, il rend hommage à la culture tamoule de cette île traversée depuis des millénaires par les récits glorieux des dieux et des démons, la légende du roi de Kandi et les sirènes qui chantent l'amour dans le lagon...

Laurence Péan

*«Comme la sterne
mes ailes ne
connaissaient pas
la fatigue, comme
le serpent je me
glissais partout
sans un bruit.»*



La population s'élève contre l'inflation et les pénuries. La crise du Covid a grevé une partie des ressources du pays. Et la gestion du pouvoir par les frères Rajapaksa a aggravé la situation. Histoire d'un gâchis qui pourrait profiter à l'Inde et la Chine.

Par Gérald Papy

Au bord de la faillite

Un Etat au bord de la faillite. Un pays victime de l'épidémie de Covid et de la politique controversée de son gouvernement. Tel est le Sri Lanka, jadis paradis des touristes, aujourd'hui proie décharnée pour l'Inde et la Chine.

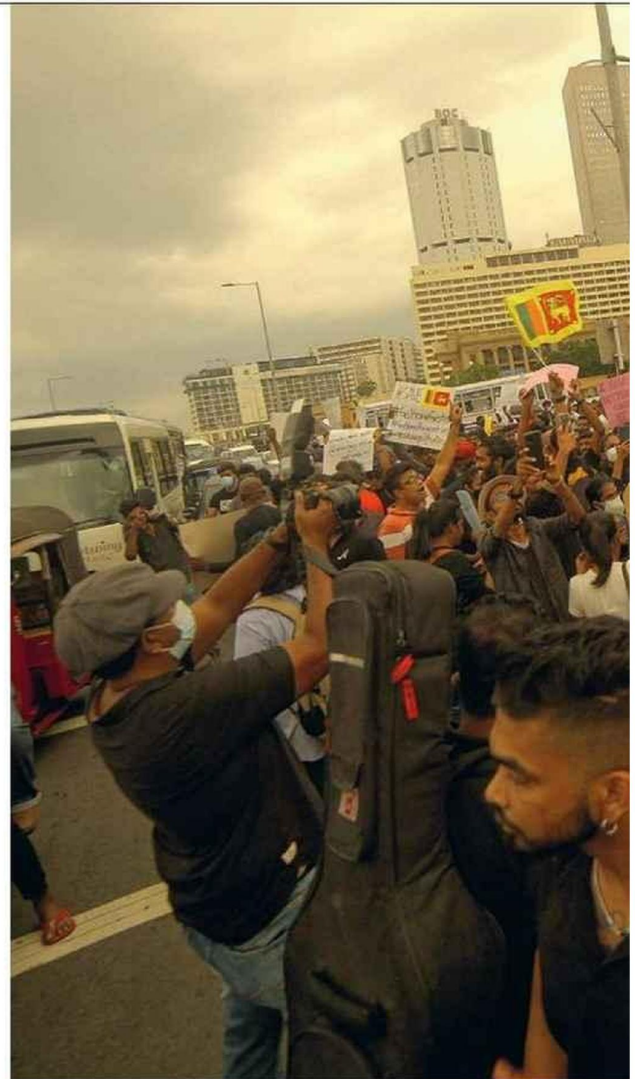
Depuis plusieurs semaines, la population manifeste violemment contre l'inflation, les pénuries, la gabegie du pouvoir. Pour la deuxième fois, la résidence du président Gotabaya Rajapaksa, dans la capitale Colombo, a été ciblée par les protestataires dans la nuit du 31 mars au 1^{er} avril. Dans la foulée, le gouvernement a décrété l'état d'urgence. Un couvre-feu a été instauré. Les réseaux sociaux ont été suspendus.

La mobilisation contre le pouvoir au Sri Lanka a changé de nature. « D'habitude, c'étaient les minorités qui protestaient contre les violences exercées à leur encontre, soutenues par des personnes de

la société civile, progressistes ou libérales, surtout à Colombo. Là, pour la première fois, les griefs rassemblent tous les Sri Lankais. Et ceux qui sont aux avant-postes des protestations ne sont pas issus des minorités mais bien des Cinghalais qui ont fait partie du corps électoral ayant porté le président Rajapaksa au pouvoir en 2019 », analyse Delon Madavan, géographe, chercheur au Centre d'études Inde - Asie du Sud (Ceias) de l'université de Québec à Montréal (Uqam). « Beaucoup de Sri Lankais n'ont même plus les moyens d'acheter des produits essentiels, le riz, le sucre, les lentilles. Le prix du pétrole a doublé en quatre mois. Récemment, des examens scolaires ont été annulés parce que le gouvernement n'était plus en mesure de payer le papier. »

LE TRAUMATISME DE PÂQUES 2019

Gotabaya Rajapaksa a été élu à la présidence du Sri Lanka à la faveur des élections du 16 novembre 2019. Son programme nationaliste cinghalais avait séduit une majorité



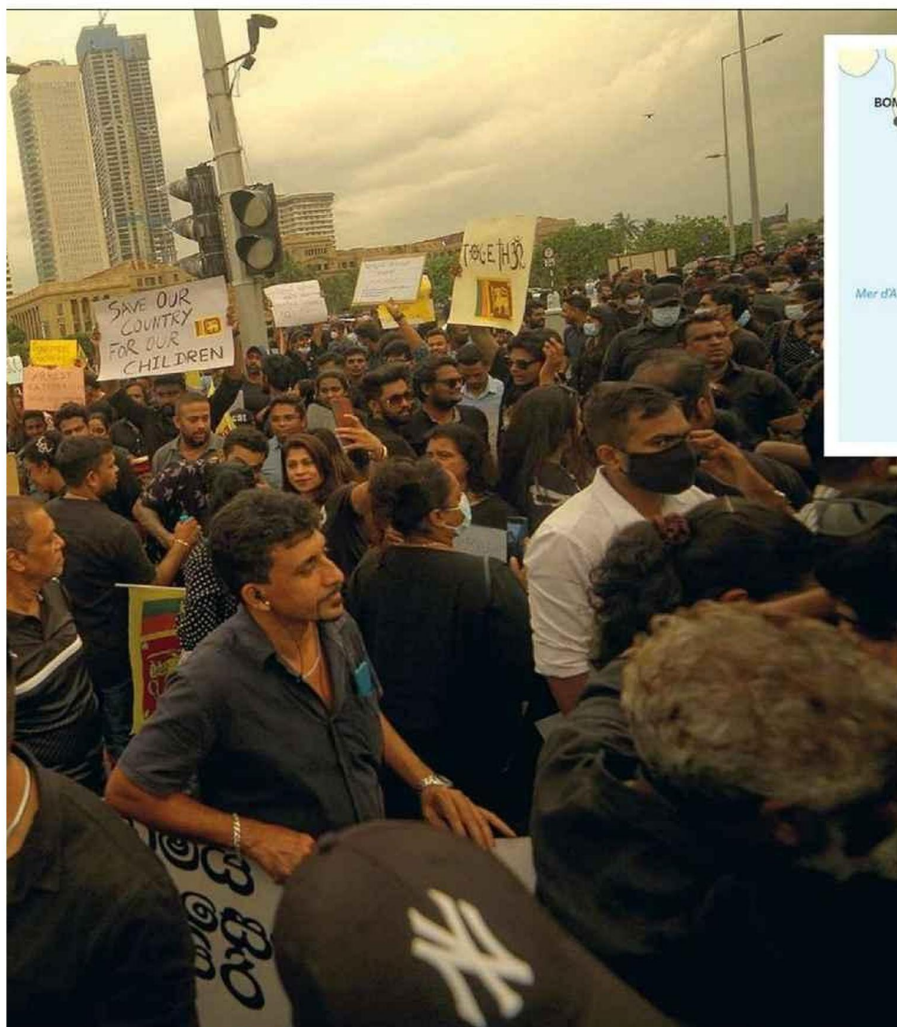
Les Cinghalais, lassés des pénuries et des hausses de prix, sont aux avant-postes des manifestations contre le pouvoir sri lankais.

de la population, encore traumatisée par les attentats de Pâques de la même année qui avaient fait 258 morts. Les attaques des églises et hôtels à Colombo et dans plusieurs villes de l'île, le 29 avril 2019, avaient été revendiquées par l'Etat islamique et perpétrées par un groupe islamiste local lui ayant prêté allégeance.

Mais le crédit du président et de son clan – le Premier ministre Mahinda Rajapaksa n'est autre que son frère et l'ancien chef de l'Etat (2005-2015), et plusieurs membres



Sri Lanka



Lanka connaissait déjà des difficultés de paiement à ce moment-là. La conséquence fut dramatique. Les paysans ont dû abandonner la culture de nombreuses terres, qui n'était plus rentable. Le rendement a diminué. La quantité de denrées consommables produites dans l'île s'est effondrée, provoquant une augmentation accrue de leurs prix. »

L'ÉDIFICE SE FISSURE

Au contexte international défavorable, à la gestion politique hasardeuse, s'ajoutent les accusations de corruption envers le pouvoir. Le chercheur de l'université de Montréal rappelle que le gouvernement, avant d'être contraint à la démission, comprenait huit membres de la famille Rajapaksa, dont quatre frères et un neveu du président, et que d'autres parents occupent des postes stratégiques qui permettent de gagner pas mal d'argent. Mais face à des rouages économiques empreints d'opacité, il n'est pas aisé d'apporter la preuve de malversations.

L'édifice du régime des Rajapaksa commence pourtant à présenter quelques fissures. Des membres de leur parti, le Front du peuple du Sri Lanka, leur ont retiré leur soutien ou ont menacé de le faire. Même au sein du clan familial, des notes discordantes

de sa famille sont ministres – a été vite entamé. La raréfaction des touristes sur l'île, déjà perceptible après les attentats de 2019, s'est aggravée avec la crise du Covid et s'est prolongée avec l'émergence du variant indien du coronavirus.

La situation sanitaire mondiale n'a cependant pas été la seule cause

de la dégradation économique du Sri Lanka. « L'économie du pays a aussi souffert d'une très mauvaise gestion de la part du gouvernement, explique Delon Madavan. Il a diminué un certain nombre d'impôts à son arrivée au pouvoir en 2019 et 2020, sans doute par populisme. Il a choisi de renoncer aux intrants chimiques et aux pesticides, officiellement pour promouvoir une agriculture 100 % biologique, plus probablement pour réduire le volume des importations étant donné que le Sri

« Comment, s'il se rapproche trop de New Delhi, le Sri Lanka réussira-t-il à négocier le rééchelonnement de sa dette par rapport à Pékin ? »

la conduite du gouvernement commencent à se faire entendre. Le président a proposé à l'opposition la formation d'un gouvernement d'union nationale. Mais celle-ci a refusé. Alors, le président et le Premier ministre resteront-ils aux commandes ou de nouvelles élections auront-elles lieu ?

ENTRE LA CHINE ET L'INDE

L'avenir du Sri Lanka dépendra aussi de l'attitude de l'Inde et de la Chine. Mahinda et Gotabaya Rajapaksa ont eu tendance à privilégier l'allié chinois sous leurs présidences respectives. Mais au vu de la détérioration alarmante de la situation budgétaire du pays, l'actuel président a renoué avec l'Inde, qui a accordé un prêt d'un milliard de dollars à son voisin. « Ce revirement laisse penser que le pouvoir sri lankais pourrait jouer la carte de la rivalité entre les deux pays dans cette région stratégique du sud de l'Asie du Sud », décrypte Delon Madavan. Il faudra voir aussi comment, s'il se rapproche trop de New Delhi, il réussira à négocier le rééchelonnement de sa dette envers Pékin, qui doit s'élever à 3,5 milliards de dollars. C'est un enjeu majeur.



A travers le projet de la Route de la soie, la Chine a très généreusement prêté aux frères Rajapaksa, d'abord sous la présidence de Mahinda et ensuite sous celle de Gotabaya. Cela a permis au premier d'obtenir des crédits en se passant des Occidentaux qui, eux, faisaient pression pour que les crimes de

La gestion controversée de l'économie par le président Gotabaya Rajapaksa et son frère Premier ministre accroît le mécontentement de la population.

guerre soient jugés et pour que les droits des minorités soient respectés », souligne le spécialiste de l'Inde et de l'Asie du Sud. « A l'origine, les Chinois, eux, n'exigeaient pas de contrepartie. Mais quand il a fallu rembourser la dette et que Colombo en a été incapable, la contrepartie a été qu'un port en eaux profondes au sud du Sri Lanka, à Hambantota, construit sur fonds chinois, a été rétrocédé pour 99 ans à la Chine. L'opération a permis au Sri Lanka d'éviter le défaut de paiement par rapport aux partenaires étrangers. Mais elle a sérieusement augmenté sa dépendance à l'égard de Pékin. »

De quelle façon le Sri Lanka parviendra-t-il à sortir de la crise et à conjuguer cette double dépendance envers les grandes puissances indienne et chinoise ? Le futur du pays s'annonce pour le moins incertain. Un gâchis difficilement compréhensible pour Delon Madavan qui rappelle que l'île a connu un bon niveau de développement économique et un taux d'alphabétisation élevé. « Le Sri Lanka a connu la guerre pendant quatre décennies. Mais il n'a jamais été dans une situation aussi dramatique économiquement, voire même politiquement. »

LE ROMAN DE LA GUERRE CIVILE

Pendant quatre décennies, la guerre civile sri lankaise a opposé le pouvoir central dominé par les Cinghalais bouddhistes à la rébellion des Tigres de libération de l'Ilam tamoul, hindouistes et chrétiens, qui voulaient instaurer un Etat indépendant dans le nord et l'est de l'île. Elle a fait entre 80 000 et 100 000 morts de 1972 à 2009.

La Sterne rouge (1), le roman d'Antonythasan Jesuthasan, écrivain et acteur, notamment dans le film *Dheepan* de Jacques Audiard (2015), rend remarquablement compte de la violence à laquelle ce conflit a donné lieu à travers le parcours d'une jeune fille qui deviendra la capitaine Ala au sein de la guérilla. Née dans un village où la colonisation cinghalaise a réduit les familles tamoules à une minorité, elle n'était pas vraiment destinée à porter le combat indépendantiste jusqu'au jour où son frère est assassiné par

des miliciens cinghalais pour avoir donné de la nourriture à des combattants tamouls. Enrôlée, repérée comme une possible soldate d'élite, peut-être parce qu'elle a subi des agressions sexuelles par un membre de sa famille, soumise à un entraînement poussé, elle sera in fine sélectionnée pour commettre un attentat-kamikaze. « S'il existe un art de vivre, explique-t-elle, il existe un art de mourir qui s'apprend, lui aussi. La mort choisie est la seule qui possède un sens. » Elle se dérobera finalement à l'attaque, sera arrêtée et torturée, s'évadera de l'emprisonnement par l'écriture. Mais, même dans son exil imaginaire, elle n'échappera pas aux souffrances infligées par les siens. C'est un beau roman sur l'engrenage indéchirable de la violence.



(1) *La Sterne rouge*, par Antonythasan Jesuthasan, Zulma, 320 p.

Famille du média : **Médias spécialisés grand public**
Périodicité : **Mensuelle**
Audience : **N.C.**
Sujet du média : **Culture/Arts littérature et culture générale**



Edition : **Mars 2022 P.36**
Journalistes : **Feya**
Dervitsiotis
Nombre de mots : **812**

p. 1/1

CRITIQUE DOMAINE ÉTRANGER

Une Jeanne d'Arc des antipodes

ZULMA POURSUIT LA TRADUCTION DE L'ŒUVRE FÉROCEMENT NOVATRICE D'ANTONYTHASAN JESUTHASAN. UNE RECONSTITUTION DE L'UNIVERS TAMOUL, SA VIOLENCE ET SA BEAUTÉ, À TRAVERS UN PORTRAIT DE FEMME.

On connaît son visage depuis la Palme d'or de Jacques Audiard, *Dheepan*, où il tenait le premier rôle, mais c'est dans ses écrits que l'on entend sa voix et à travers elle, l'histoire de tout un peuple qu'il tire de l'oubli. Exilé en France depuis 1993, Antonythasan Jesuthasan se déplace dans l'espace du roman à sa guise. *La Sterne rouge* enserme un récit de guerre dans une construction narrative sophistiquée, témoignant d'une fabuleuse liberté formelle qui renouvelle le procédé classique du « manuscrit trouvé ». Confié à l'écrivain à Paris, par une policière sri-lankaise, c'est le carnet de prison d'une autre femme, la capitaine Ala, que nous lisons. Combattante passionnée des Tigres tamouls, Ala a fait échouer sa mission de kamikaze et se retrouve condamnée « à trois cents ans de prison en régime sévère » où elle meurt à seulement 24 ans. Écrivant jusqu'à sa mort, elle retrace sa courte vie, de son enfance dans un village majoritairement cinghalais, à « une époque où tout le monde pouvait tuer tout le monde », jusqu'au présent carcéral, en passant par son expérience dans la section d'élite des Tigres noirs. Dans une dernière partie, fictionnelle au deuxième degré, nous glissons sans le savoir dans un roman où elle imagine sa sortie du Sri Lanka pour une autre vie en Europe.

Au moment où l'écrivain entreprend de reconstituer ce témoignage, celle qui le lui avait donné se fait exploser avec ses enfants à Colombo. À la lumière de cet événement, le carnet d'Ala devient le porte-parole de toutes les femmes soldats : Antonythasan Jesuthasan dédie son livre à Jeanne d'Arc. En devenant une guerrière, Ala échappe à toutes sortes de violences sexuelles. En étant emprisonnée, elle peut créer pour elle-même des images érotiques : « Ce monde fantasmé me soulève comme la mer. » Lorsqu'elle écrit sa vie réelle ou en imagine une autre, elle trace une continuité stricte entre la prison et le mariage, incapable qu'elle est de

concevoir un espace autre que carcéral, sinon le combat et la mort. En creux, *La Sterne rouge* est un roman à plusieurs ramifications sur la liberté des femmes.

Dépasant son personnage, *La Sterne rouge* fait pousser une jungle pleine d'échos dans laquelle on s'enfonce. Le début et la fin du livre nous ramènent à l'auteur expliquant son travail et le contexte dans lequel il écrit. Antonythasan Jesuthasan y met en scène son personnage d'écrivain comme flottant quelque part entre l'Europe, le Sri Lanka et une violence intemporelle, christique, son corps recevant tous les coups. « J'ai senti du sang couler sur mes mains. L'écran était saturé de dépêches à propos des explosions survenues au Sri Lanka le jour même. » Parti pour sa résidence d'écriture à Bruxelles, il quitte un Paris déchiré par une autre guerre, celle des Gilets jaunes, figurée comme une lutte médiévale et chrétienne : « Au cours de ces samedis saints, des rebelles vêtus de jaune, s'emparant des rues et carrefours, purifiaient par le feu les mille pattes de la capitale ». Cette écriture par entrelacs se retrouve dans la façon dont les évocations de mythes, chansons, sorcelleries et contes tamouls côtoient les descriptions de tortures et autres crimes ; différentes nuances de violences s'y coagulent comme autant d'histoires entremêlées. La sentence des trois cents ans de prison sonnait le glas du temps humain et de toute limite, le livre accomplit ce mantra tamoul « qui permet de mélanger les lettres, lignes et couleurs pour en faire de l'encre noire puis retransformer à volonté cette encre en lettres, lignes et couleurs ».

N'ayant jamais pu retourner au Sri Lanka, lui en même temps qu'il sortait des



La guerre civile au Sri Lanka, de 1983 à 2009, a fait plus de 100 000 victimes

rangs des Tigres tamouls, Antonythasan Jesuthasan a commencé à écrire et à publier en France. D'où, sans doute, la force de ses évocations, au service d'un besoin d'immersion par l'écriture dans ce pays perdu. Sa collection de nouvelles, *Friday et Friday*, abordait déjà les différentes facettes de la guerre opposant les Cinghalais aux Tamouls mais aussi l'émigration de ces derniers en France. Tragiques et drôles, ces textes, traversés par la littérature du XIX^e siècle européen, sont autant de micro-épopées d'une guerre perdue et d'un peuple dépossédé, un sujet que son roman prolonge sans l'épuiser. Mariant traditions européenne et tamoule, Antonythasan Jesuthasan est à l'origine d'une œuvre éblouissante, impossible à situer.

Feya Dervitsiotis

La Sterne rouge, d'Antonythasan Jesuthasan, traduit du tamoul (Sri Lanka) par Leticia Ibanez, Zulma, 320 p., 22,50 €





Frederic L'Helgoualch

Auteur

Abonné-e de Mediapart

158

Billets

0

Édition

BILLET DE BLOG 13 AVR. 2022

'La Sterne rouge', d'Antonythasan Jesuthasan. Sri Lanka : le chant d'Ala

"Aux exactions, dénonciations, tortures et viols des uns répondront bientôt les atrocités des autres : l'engrenage de la guerre civile de s'enclencher"

[Signalez ce contenu à notre équipe](#)

Un écrivain tamoul, réfugié politique en France. Une femme mystérieuse ; un rendez-vous à l'étage discret d'un café parisien, proche du Panthéon (le sanctuaire tricolore des grands). Le dossier de plusieurs milliers de pages, noircies d'une écriture de fourmi jusque dans leurs marges. Il change de main : le manuscrit d'Ala - nom de guerre 'la Sterne rouge' - vient de trouver son traducteur.

'Sterne rouge' : étonnant surnom pour une Tigresse noire.

« Plus petite que le coucou, la sterne est l'oiseau capable de voler le plus loin. Elle peut traverser la terre de pôle en pôle. »

Ala a certes en commun avec l'hirondelle des mers et des mangroves la gracilité du corps, l'amour du chant et une volonté de fer, mais elle a surtout pour elle une force forgée par les drames cumulés. Ceux du **Sri Lanka**, qui se confondent à présent sans distinction avec les siens.

« Ma mère, dont tous les membres tremblaient encore une minute avant, a recouvré ses forces et l'énergie d'une poule défendant son petit. Elle m'a poussée par terre en me couvrant de son corps. [...] Je me blottissais sous Maman comme un bébé dans le ventre de sa mère. J'aurais tellement voulu y retourner ! »

La légende du cruel roi de Kandy, de son Premier ministre et de sa famille suppliciés de surgir.

« Alors qu'elle exécute la sinistre besogne, Kumarihami pleure en chantant :

Lampe resplendissante de beauté, de vertu
nectar du ciel,
Enfant chérie portée dans l'océan du ventre
maternel,
J'ai mis dans le mortier ton corps magnifique,
Et saisi le pilon au pommeau métallique.
Le sang et le lait de ta bouche s'échappent
Car c'est ta mère qui te frappe ! »

Pas de marche arrière possible pourtant. La haine grignote chaque jour un peu plus d'espace sur l'île du sous-continent indien, dans le cœur de ses habitants. Après plus d'un millénaire de cohabitation, les **Cingalais** bouddhistes (majoritaires) ont décidé, sous l'impulsion du gouvernement débordé par les attaques des groupes séparatistes, d'en finir avec les **Tamouls**. Les massacres des civils hindous dans les rues des grandes villes, et bientôt même dans les villages perdus, se multiplient dès 1977, poussant de facto la population tamoule à soutenir des groupes dont elle rejetait pourtant jusqu'alors les méthodes violentes (assassinats politiques, cibles officielles, policières et civiles, attentats suicide bientôt), en

particulier le plus efficace d'entre eux : le féroce **LTTE, Liberation Tigers of Tamil Eealam**, qui aspire à la création d'un État tamoul indépendant au nord et à l'est du pays, l'**Eelam**, et qui gagnera bientôt le titre de [guérilla la plus redoutable au monde](#) (fichée terroriste quasiment partout).

« La tête me tournait. Je suis tombée à la renverse. J'ai senti mon corps s'élever au-dessus de celui de mon frère. De la terre était entrée dans ma bouche. Je l'ai avalée. [...] La mort de mon frère m'obsédait. Qui l'avait tué ? Les militaires ou les Tigres dont nous avions étanché la soif ? Quelqu'un nous avait-il vus leur offrir à boire ? Nous n'avions peut-être pas eu affaire à des Tigres, mais à d'autres personnes déguisées en Tigres... Fallait-il tout raconter à Maman ? Garder le silence ? Toutes ces questions me donnaient le vertige. L'odeur de cette mort flottait autour de moi. Jamais mon frère n'aurait fait de mal à une mouche, jamais je ne l'avais vu s'emporter. Toutes les fois où je lui donnais des coups, et je ne les compte plus, il ne répliquait pas, n'allait pas se plaindre à notre mère, mais se contentait de prendre la fuite. Qui pouvait avoir envie de lui couper la tête ? »

Pour avoir fourni de l'eau à de jeunes adolescents assoiffés dans la jungle (qui s'avéreront être de jeunes Tigres), le doux frère d'Ala finira décapité sur la place du village. Les quatre familles tamoules, qui pensaient s'y tenir éloignées des tensions, de comprendre que ces voisins avec lesquels ils ont toujours vécu sont désormais devenus leurs probables tortionnaires de demain. Kakkilal, un garçon cingalais avec lequel elle a grandi, de promettre à une Ala de seize ans terrifiée de lui « *déchirer la vulve en seize morceaux* ».

Aux exactions, dénonciations, tortures et viols des uns répondront bientôt les atrocités des autres : l'engrenage de la guerre civile de s'enclencher. Officiellement, de 1983 à 2009, entre 80.000 et 100.000 morts - principalement tamouls pour ce qui est des civils - et des vagues migratoires importantes vers l'Europe (en particulier vers le Royaume Uni mais également la France, en particulier [en Ile-de-France](#)).

« *Qui sème la colonisation récolte l'immigration* » dit l'adage.

Car il serait aisé d'oublier que ce sont les avantages octroyés par les colons anglais (occupation de l'alors nommée **île de Ceylan** de 1796 à 1948) aux Tamouls, pour mieux tenir la population par la division, qui a allumé la mèche de la rancune et l'idée de revanche chez les Cingalais. Cet art pervers du schisme, dans une société déjà soumise au système des castes, n'est pas sans rappeler la préférence accordée par les esclavagistes français puis par les occupants américains aux Créoles en Haïti (en opposition avec les Bossales, annihilation des additions naturelles. Suite moins sanglante mais tout autant pérennisée) : profiter des tensions internes des pays soumis, les accentuer volontairement, pour mieux détourner leurs populations des vrais sujets de révolte. Les conséquences de ces funestes décisions des colonisateurs pèsent encore aujourd'hui et sur l'histoire de ces pays et sur la nôtre (d'autant plus que les enfants des réfugiés tamouls, nés en France, nouvelle richesse déposée dans le creuset tricolore, auront besoin de connaître les raisons du déracinement parental). Ce qui rend nulle et non avenue l'approche paresseuse qui consiste à aborder la littérature sri-lankaise ici incarnée avec brio par [Antonythasan Jesuthasan](#) avec '[La Sterne rouge](#)' (après '[Friday et Friday](#)', recueil de nouvelles qui interrogeait l'exil et les séquelles de la guerre), [ou celle venue d'Haïti par exemple](#), comme de possibles lectures 'exotiques', lointaines. L'une comme l'autre éclairent notre vision d'un monde plus lié que jamais, qui ne peut plus se contenter des rassurantes frontières mentales hexagonales, nordiques, mais doit bien affronter le passé commun, la porosité des univers, les complexités inextricablement mêlées qui auraient pu nous sembler a priori, à nous Occidentaux en 2022, totalement étrangères les unes aux autres. Plus rien ne l'est, étranger l'un à l'autre, pas plus au plan mémoriel qu'au niveau économique (tandis que le Sri Lanka connaît des émeutes de la faim, traversant [sa plus sévère crise](#) depuis l'Indépendance de 48).

Et alors que la sinistre heure des rengaines identitaires, électoralistes, a sonné par ici...

Du 20 janvier au 31 mars 2009, 78 % des morts civiles ont eu lieu dans la zone de cessez-le-feu principalement composés de Tamouls. Le gouvernement rejette l'appel du cessez-le-feu et décime des centaines de personnes par jour pendant plusieurs mois. Au total entre 40.000 à 70.000 morts : détruire les Tigres ne suffisait pas, la fin des hostilités devait s'achever comme elles avaient commencé : dans la démence sanguinaire. Comment ne pas comprendre qu'après une telle furie aveugle venant des autorités (et l'absence de nombreux corps empêchant le deuil) la braise couve encore aujourd'hui, malgré la paix officiellement proclamée ?

Une fragilité du lien entre les communautés (Cingalais, Tamouls, musulmans et Tamouls d'origine indienne - les 'Up Country') rappelée dès l'ouverture de [‘La Sterne rouge’](#) par l'évocation des [attentats-suicides d'avril 2019](#) menés par des kamikazes de l'**État Islamique** contre des églises et des hôtels sri-lankais en pleines festivités pascales (qui ont repris les techniques sanglantes mises au point par les Tigres. Triste ironie du sort). Des attentats pensés pour faire fuir les touristes et terroriser les Chrétiens qui déclencheront amalgames et vague d'émeutes anti-musulmans, comme si le pays n'était plus qu'un volcan en éruption permanente, prêt à diriger sa lave [contre l'une ou l'autre des entités qui le constituent](#).

Le narrateur, écrivain tamoul installé en France ([Jesuthasan](#) lui-même), découvre horrifié sur son téléviseur les images de la désolation. Parmi les noms des victimes qui défilent, il reconnaît celui d'une policière sri-lankaise éparpillée avec ses enfants dans une des églises visées, celle-là même qu'il avait rencontrée à Paris, à sa demande, quelques mois auparavant.

Marilyn Demy, la porteuse anglo-indienne du manuscrit était durant la guerre la geôlière du capitaine Ala (de son véritable nom Vellippavai) à la redoutable prison pour femmes de **Kandy**. Son surnom à elle était alors *madame Géante*. *Ala* y avait été condamnée à 300 ans de détention pour terrorisme. Le prix à payer pour une Tigresse noire (kamikaze du **LTTE**) qui avait refusé d'utiliser la capsule de cyanure accrochée à son cou lors de sa capture, après l'échec de son opération mortifère.

Madame Géante était celle qui, bien que de réputation inflexible, fournissait chaque jour un feuillet vierge à la condamnée torturée. Le geste n'était pas qu'humaniste mais aussi intéressé : les feuillets étaient récupérés au fur et à mesure puis déchiffrés par les Renseignements. Du moins, pour ce qu'ils arrivaient à en lire. Mélange de tamoul, de cingalais, d'anglais mais aussi d'*urövan*, « *langue fennique du sud de la famille des langues ouraliennes* » (invention de l'écrivain).

« Je passe le reste de la journée à lire ma prose. Ceux qui n'arrivent pas à déchiffrer les obscénités dans les marges ou sur l'en-tête prennent les écrits pour un amas inepte de pattes de mouches.

Le lendemain, madame Hibou me donne une nouvelle feuille, prend l'ancienne et repart, tournant et retournant la page qui perd alors sa puissance de vérité. La vérité n'est jamais pure et complète que dans notre for intérieur. Une fois passée dans d'autres mains, elle n'est plus qu'un grand cercle à la surface de l'océan.

Mon corps épuisé se transmue en lettres, et mon âme en inscriptions obscènes. Transformés en paroles et en histoires, l'affection, la détestation, l'amour, la colère, le désir, la peur, la peine, la jalousie, l'affliction, la douleur nous émeuvent, nous ravissent. Transposés dans un récit, le sang et la mort nous enchantent. »

De l'histoire de la guerre civile vue par les yeux d'une Tigresse, le récit qui a passé le relais de la narration à la jeune Tamoule emprisonnée bifurque vers le pouvoir des mots, sur la force de l'imagination. Réflexion pointue sur cette forme de résistance-là, indestructible, roseau ultime. Démultipliée depuis un sinistre cachot-mouroir.

Bien entendu, certains lecteurs pourraient sursauter : mais '[La Sterne rouge](#)' n'est en rien l'hagiographie d'une terroriste prête à ôter la vie à des innocents au nom de sa cause (aussi compréhensible soit-elle).

Il faut se rappeler du parcours d'[Antonythasan Jesuthasan](#), lui-même embrigadé au sein des Tigres à dix-neuf ans (il raconte son parcours dans '[Shoba, itinéraire d'un réfugié](#)') avant de s'enfuir de la guérilla communiste, conscient du monstre alors en cours de construction. Devenu l'homme à abattre (pour le gouvernement, pour ses anciens camarades), il prendra la route de l'exil avant de devenir écrivain en France et acteur ('[Dheepan](#)' de **Jacques Audiard**, Palme d'or à Cannes en 2015; '[The loyal man](#)' de **Lawrence Valin**, pré-sélectionné pour les César 2021; '[Notre-Dame brûle](#)' de **Jean-Jacques Annaud** actuellement au cinéma).

'[La Sterne rouge](#)', plutôt qu'un éloge d'une jeune idéologue sacrifiée, de se lire dès lors plutôt comme une interrogation sur comment une jeune Tamoule d'un village de la jungle s'est transformée en une redoutable combattante ne plaçant plus sa confiance qu'en sa *Kurali*, sa mitrailleuse.

« - Comment vas-tu, *Ala* ?

- Très bien, comme toujours.

- C'est ton anniversaire aujourd'hui, n'est-ce pas ? Joyeux anniversaire !

Je l'ai regardé dans les yeux. Il voulait me dire quelque chose, mais il hésitait. Il est resté silencieux trente secondes, tapotant son stylo sur la table.

- Nous sommes en train de monter une opération. Sa réussite dépend d'une fille forte, qui ne ressemblerait pas seulement à une Cinghalaise, mais qui serait aussi capable de se comporter, de parler, de penser comme une Cinghalaise. C'est une opération pour une Tigresse noire.

Craignant qu'il ne se ravise en me voyant hésiter, je me suis dépêchée de répondre :

- J'accepte, vous pouvez compter sur moi !

Nous nous sommes levés, lui d'abord, moi ensuite, et nous nous sommes rapprochés. Il a caressé mes joues de ses mains puissantes et m'a embrassée sur le front.

Transformée en statue de glace, je suis restée ainsi, les yeux clos, sans m'apercevoir qu'il avait retiré ses mains. Au bruit de sa démarche irrégulière, amplifié par ses lourdes bottes, j'ai compris qu'il sortait de la pièce. [...] Avant leur mission, les kamikazes allaient passer quelques jours de vacances chez eux pour dire au revoir à leurs familles. Moi, je ne pouvais même pas profiter de cette faveur. L'armée sri-lankaise tenait toute la province de l'est. »

Utilisant le trouble de la jeune adulte pour sa personne (les histoires d'amour se terminaient par une balle dans la tête dans les camps d'entraînement de la guérilla. Pour l'exemple. Rien ne devait détourner les soldat(e)s de leur mission), *Sultan Baba* - le lieutenant du Chef suprême des **Tigres** - d'armer le revolver invisible que la jeune fille tenait déjà volontairement contre sa tempe depuis son entrée dans la rébellion.

« *Le sang qui coulera de mes blessures aura la couleur de mon âme. Les mentions 'Mort héroïque' inscrites partout dans les cimetières des Tigres n'indiquent pas que nous sommes tombés, mais comment nous nous sommes dressés. »*

De son corps soumis à la torture depuis une zone indienne à sa déchéance dans une geôle sri-lankaise, les mots d'*Ala* s'échappent, compulsifs, oniriques, pleins des contes de son enfance. Bloc d'acier tourmenté par son âme et ses rêves de petite fille démolie.

« *Grande sœur, grande sœur, regarde,*

Voilà venir l'orage.

Ho ho ho

Le vent souffle

*L'éclair brille
Le tonnerre frappe
Et voici que tombent
Des torrents de pluie. »*

Mais bientôt, l'espoir. Un diplomate étranger qu'*Ala* avait épargné de se présenter à la prison pour femmes la plus dure de l'île. La possibilité d'un décret présidentiel via les échanges de bons procédés en coulisse. Et si, malgré tout...*la Sterne* de reprendre son vol ? *Lando Plance*, une nouvelle langue, un nouveau mode de vie à apprendre; un mariage arrangé ? Un fils, même, peut-être ? La rédemption serait-elle possible pour une fille de la jungle condamnée à 300 ans de détention, oubliée dans un cachot au nom de la réconciliation nationale ?

Un serpent doré de deux mètres de glisser sur la neige européenne. Le dieu **Eranai** envoie un signe. Comme au temps béni des clans des dieux-serpents, lorsque par la puissance des incantations les sorciers de la jungle (les 'ouvriers') chargeaient les cobras de protéger le village.

*« N'aie pas peur, petite sœur
Maman sera là bientôt ! »*

Ala chantonne, [Antonythasan Jesuthasan](#) envoûte. Un roman aussi cruel que fin, fuyant le binaire, révélant toute la complexité du monde, qui multiplie les portes d'entrée, fait écho au parcours personnel de l'écrivain tamoul et surtout redonne voix aux sacrifiés de la guerre civile. Aux âmes manipulées : toujours les mêmes, celles d'un bas-peuple qui voulait, alors, y croire. Se sauver.

« Ma tean murab padi vahema tagant ! » Je peux fracasser ton navire depuis le rivage !

Par le pouvoir des mots. Par la force de l'esprit et de la volonté.

'La Sterne rouge' ou l'histoire de *Vellippavai*, fille du clan des dieux-serpents de la jungle sri-lankaise, au nom retrouvé.

La sterne rouge

Antonythasan Jesuthasan

Trad. par Léticia Ibanez

Zulma, 2022, 320 p., 22,50 €

Né en 1967 au Sri Lanka, Antonythasan Jesuthasan, alias Sobasakthi, s'engage adolescent dans le mouvement indépendantiste des Tigres tamouls, fondé en 1976 et visant à l'autonomie de l'Eelam, où vivent majoritairement les Tamouls. Puis, il vit à Hong Kong et en Thaïlande, avant de rejoindre clandestinement la France. Là (il réside à Sevran), il se débrouille tant bien que mal pour survivre, commence à écrire et, en 2011, devient acteur pour un film tamoul, puis en 2015 tourne *Dheepan* de Jacques Audiard et obtient le César du meilleur acteur. Depuis, il ne cesse d'être sollicité par le septième art, tout en publiant des romans.

La Sterne rouge est un captivant roman épique, qui retrace à grands traits l'histoire du Sri Lanka et décrit les innombrables discriminations que subissent les Tamouls, à commencer par l'éradication de leur langue, au profit du cingalais. En arrière-fond se déroule le drame des Tigres tamouls, jusqu'à leur quasi-massacre de 2009 par les troupes gouvernementales.

Plusieurs courts récits biographiques s'entremêlent pour donner corps à celui du personnage principal,

Ala, jeune fille qui rejoint la guérilla tamoule, est amoureuse du général, prépare un attentat-suicide, est arrêtée, violée, torturée, condamnée à trois cents ans d'emprisonnement, sauvée par une association caritative internationale qui obtient sa grâce, se marie avec un Tamoul exilé qui perpétue le combat *via* une radio qui émet en tamoul; il se révèle brutal et autoritaire, la frappe et l'enferme. Elle met au monde un garçon, ce qui n'améliore en rien sa condition de prisonnière infantilisée...

Je ne raconte pas la fin, ou plus exactement les fins que suggère l'auteur avec brio. Le lecteur est pris dès les premières pages et ne lâche le livre, bouleversé, qu'avec regret, tant le ton, l'écriture et la construction sont maîtrisés. Il va sans dire que la traduction s'avère remarquable. Le destin de cette jeune femme est incroyable : une famille aimante mais pauvre et divisée (père absent, grand-père harceleur...); les humiliations régulières tant au village qu'à l'école; la vie frugale dans le maquis; quant à la prison, on ne peut imaginer pire... Pourtant, il se dégage de cette histoire une incontestable force, celle de l'engagement de l'héroïne qui, malgré ce qui l'accable, ne perd jamais espoir.

Thierry Paquot

BASTILLE CAFÉ

COURANTS & CULTURE

Parcours d'une kamikaze

Éric Faye

Le soir du 13 novembre 2015, la France connaît sur son territoire ses toutes premières attaques-suicides. Les kamikazes ne réussissent pas à entrer au Stade de France et actionnent leurs explosifs à l'extérieur, même s'il y a très peu de monde et si leur objectif est manqué : causer de nombreuses victimes dans les gradins, y semer la panique. Une demi-heure plus tard, dans l'Est parisien, un autre kamikaze actionne ses charges sur la terrasse du café Voltaire. Il ne tue que lui-même. Quelque chose d'absurde flotte sur cet acte, comme

aux abords du stade où, par chance, les kamikazes étaient arrivés en retard.

La question de l'absurdité plane aussi sur l'attaque-suicide que doit mener Ala, la jeune héroïne tamoule du roman *La Sterne rouge*, d'Antonythasan Jesuthasan. Et si le moment de l'attentat n'arrive que tardivement dans le cours du roman, c'est que l'essentiel n'est pas cet acte en soi, mais ce qui l'a rendu possible. Car Ala, dans son enfance, ne montrait aucune prédisposition à la violence, a fortiori à cette forme de violence qui consiste à offrir sa vie en sacrifice pour une cause, et à tuer ceux qui se trouvent autour de vous. À lire *La Sterne rouge*, on en vient à penser que beaucoup de personnes, acculées par les circonstances, encadrées par une organisation poussée dans ses derniers retranchements, pourraient en venir à de tels actes.

Kamikaze, initialement, ne caractérisait pas un acte perpétré par

l'homme, mais un phénomène dû à une intervention « divine ». En 1281, lors de sa deuxième tentative d'invasion du Japon, l'armée mongole essuie une violente tempête et décide alors d'abandonner l'archipel. Les Japonais estiment avoir été sauvés par le « vent (kaze) des dieux (kami) ». Certains historiens japonais contemporains relativisent le rôle qu'aurait

joué le typhon dans la décision des Mongols de battre en retraite ; toujours est-il que, de 1281 à 1945, plus aucune armée d'invasion ne remet le pied sur le sol nippon.

C'est pourquoi, lorsque les troupes américaines s'apprentent à débarquer à Okinawa, en avril 1945, l'état-major de l'armée impériale recourt massivement aux « kamikazes », censés anéantir la flotte américaine comme, naguère, un typhon avait chassé les jonques mongoles. Trois-mille huit-cents jeunes Japonais sacrifient leur vie ainsi, coulant une soixantaine de navires américains et en endommageant des centaines d'autres.

Depuis lors, les kamikazes ont fait école. Au Proche-Orient, par exemple. Ou bien chez les séparatistes des Tigres de libération de l'Eelam tamoul (TLET), qui ont lutté durant un quart de siècle, de 1983 à 2009, pour la création d'un État tamoul détaché du reste du Sri Lanka, dominé par les Cinghalais. Les TLET sont l'une des organisations au monde à avoir eu le plus recours aux attentats-suicides, sinon celle qui en a usé le plus.

Il existait au sein de ce mouvement une branche, les « Tigres noirs », créée en 1987, qui était spécialement chargée des attaques-suicides. On estime à plus de trois-cent trente le nombre de kamikazes tamouls qui ont péri au cours de telles attaques, jusqu'en 2009. Le Premier ministre indien Rajiv Gandhi mourut en mai 1991 dans un attentat-suicide commis par une jeune femme des Tigres noirs. Deux ans plus tard, un Tigre noir se faisait exploser dans la capitale Colombo, tuant le chef de l'État sri-lankais, Ranasinghe Premadasa.

Un tiers des Tigres noirs étaient des femmes. Ala, l'héroïne de *La Sterne rouge*, n'avait donc rien d'une exception. Les candidats aux missions kamikazes étaient des volontaires, et le roman d'Antonythasan Jesuthasan explore le passé d'Ala, montre avec brio ce qui l'a conduite à accepter de participer à une mission commando qui devait être commise en présence de ministres et d'officiers sri-lankais, lors de l'inauguration d'un pont. Pour la petite histoire, l'auteur de *La Sterne rouge*, né en 1967 dans le nord du Sri Lanka, est lui-même tamoul. Les pogroms anti-tamouls de juillet 1983, dits du « Juillet noir », le poussent à s'engager dans le mouvement des Tigres alors qu'il est encore adolescent. Ce « Juillet noir », qui vise les Tamouls dans toute l'île de Ceylan, est le catalyseur de la lutte armée. Déçu par l'action des Tigres, Antonythasan Jesuthasan quitte le mouvement au bout de trois ans. Arrêté à Colombo, il est libéré à la faveur de pourparlers de paix et quitte son pays, se retrouve à Hong Kong, vit un temps en Thaïlande puis aboutit en 1993 en France, où il obtient l'asile politique. Il vit alors ●●●

de divers petits boulots (comme groom à Euro Disney), milite, découvre l'écriture. Antonyhasan Jesuthasan publie en 2001 son premier roman, qui s'appuie sur son expérience d'enfant-soldat. Depuis lors, il est l'auteur de vingt ouvrages, dont un recueil de six nouvelles, *Friday et Friday* (Zulma, 2018), qui parle de la vie en exil. Et si son nom est difficile à retenir pour nous, Européens, son visage est familier du grand public, car Antonyhasan Jesuthasan n'est pas seulement auteur, depuis 2011 il est également acteur de cinéma et a tenu le rôle principal dans *Dheepan*, film de Jacques Audiard qui obtint la Palme d'or à Cannes en 2015. Dans une certaine mesure, il a interprété là le rôle de sa propre vie, en tant qu'ex-combattant des Tigres exilé dans la banlieue parisienne.

Pour partie, *La Sterne rouge* tient du trompe-l'œil. À quel moment le récit que fait Ala est imaginaire, fantasmé ? Le lecteur le découvrira par lui-même. Toujours est-il que l'attentat-suicide qu'elle doit commettre tourne court car, au dernier moment, un imprévu se glisse dans la réalité : la présence à la cérémonie de l'ambassadeur d'un pays susceptible d'aider les

Tigres. L'objectif de l'opération-suicide est modifié ; on demande à Ala de se faire exploser sans faire de victimes, en se jetant contre le parapet du pont, ce qu'elle refuse, car elle a toujours voulu une mort héroïque. Elle refuse l'absurdité de mourir en se « cognant contre un mur, comme une chauve-souris aveugle » et reste en vie, se fait arrêter et va subir deux années d'interrogatoires. Mais le véritable intérêt du roman réside sans doute dans l'examen des racines de la violence. Comment la jeune et innocente Ala, qui n'était aucunement prédestinée à s'engager dans la guérilla, en est-elle arrivée là ? Elle-même s'étonne presque du chemin qu'elle a parcouru : « Comme vous, je suis capable d'affection, d'amour, de désir, d'espièglerie, de compassion. Je m'étais pourtant couverte de puissants explosifs pour mettre le feu à la ville et tuer des centaines de personnes, hommes, femmes, prêtres, enfants... » Dans la prison où elle est détenue pour une peine de trois-cents ans, on lui permet d'écrire. Dans sa cage, la tigresse s'évade par l'écriture. Elle raconte les discriminations exercées par les Cinghalais envers les Tamouls depuis

les années 1960. Les petits et les grands pogroms. Elle expose le plan de colonisation cinghalaise dans sa région natale. Son enfance, n'eût été la domination de son ethnie par une autre, aurait pu être heureuse, baignant dans un réalisme magique imprégné de croyances locales, d'hindouisme et du kuttu, le théâtre traditionnel. Mais les causes et les effets de la tragédie s'enchaînent. Soupçonnée d'avoir, avec son frère, aidé des Tigres, Ala est arrêtée, maltraitée, puis délivrée et prend la fuite. Le corps de son frère est retrouvé décapité. Ala se réfugie chez sa tante. Soumise à des violences sexuelles de la part d'un membre de sa famille, elle est secourue par des combattantes des Tigres et rejoint l'organisation séparatiste. L'oppression des femmes, les sévices qu'on leur inflige comptent beaucoup dans la volonté d'Ala de choisir, sinon sa vie, une mort qu'elle veut héroïque. D'où son acceptation à rejoindre les Tigres noirs. La boucle est bouclée. À dix-neuf ans, la jeune fille aimante est devenue une tueuse en série potentielle. ⑥

La Sterne rouge, d'Antonyhasan Jesuthasan, traduit du tamoul par Leticia Ibanez, éditions Zulma, 308 p.





bonheur :
té, on n'en

parle jamais assez, »

Benjamin Tuil

La Sterne rouge

Antonythasan Jesuthasan

Trad. par Leticia Ibanez

Zulma, 2022, 320 p., 22,50 €

Né en 1967 au Sri Lanka, Antonythasan Jesuthasan, alias Sobasakhti, s'engage adolescent dans le mouvement indépendantiste des Tigres tamouls, fondé en 1976 et visant à l'autonomie de l'Eelam, où vivent majoritairement les Tamouls. Puis, il vit à Hong Kong et en Thaïlande, avant de rejoindre clandestinement la France. Là (il réside à Sevrans), il se débrouille tant bien que mal pour survivre, commence à écrire et, en 2011, devient acteur pour un film tamoul, puis en 2015 tourne *Dheepan* de Jacques Audiard et obtient le César du meilleur acteur. Depuis, il ne cesse d'être sollicité par le septième art, tout en publiant des romans.

La Sterne rouge est un captivant roman épique, qui retrace à grands traits l'histoire du Sri Lanka et décrit les innombrables discriminations que subissent les Tamouls, à commencer par l'éradication de leur langue, au profit du cingalais. En arrière-fond se

déroule le drame des Tigres tamouls, jusqu'à leur quasi-massacre de 2009 par les troupes gouvernementales.

Plusieurs courts récits biographiques s'entremêlent pour donner corps à celui du personnage principal, Ala, jeune fille qui rejoint la guérilla tamoule, est amoureuse du général, prépare un attentat-suicide, est arrêtée, violée, torturée, condamnée à trois cents ans d'emprisonnement, sauvée par une association caritative internationale qui obtient sa grâce, se marie avec un Tamoul exilé qui perpétue le combat *via* une radio qui émet en tamoul ; il se révèle brutal et autoritaire, la frappe et l'enferme. Elle met au monde un garçon, ce qui n'améliore en rien sa condition de prisonnière infantilisée...

Je ne raconte pas la fin, ou plus exactement les fins que suggère l'auteur avec brio. Le lecteur est pris dès les premières pages et ne lâche le livre, bouleversé, qu'avec regret, tant le ton, l'écriture et la construction sont maîtrisés. Il va sans dire que la traduction s'avère remarquable. Le destin de cette jeune femme est incroyable : une famille aimante mais pauvre et divisée (père absent, grand-père harceleur...) ; les humiliations régulières tant au village qu'à l'école ; la vie frugale dans le maquis ; quant à la prison, on ne peut imaginer pire... Pourtant, il se dégage de cette histoire une incontestable force, celle de l'engagement de l'héroïne qui, malgré ce qui l'accable, ne perd jamais espoir.

Thierry Paquot



**Antonyhasan Jesuthasan****La Sterne rouge**Traduit du tamoul (Sri Lanka)
par Leticia Ibanez. Zulma,
2022, 320 pages, 22,50 €.

■ L'histoire racontée par Antonyhasan Jesuthasan est en partie la transcription du contenu d'une clé USB qu'on lui a confiée et qui contient le manuscrit d'Ala, une Sri-lankaise tamoule condamnée pour terrorisme à trois cents ans de prison dans son pays, et morte en Scandinavie à l'âge de 26 ans. Née en 1989 dans un pays ravagé par la guerre civile opposant la majorité cinghalaise bouddhiste aux Tamouls de religion hindoue, Ala habite, à la lisière de la jungle, un village essentiellement composé de Cinghalais, qui subit depuis les années 1970 la répression barbare des milices nationalistes et les actions sanglantes des Tigres de libération tamouls. Ala et son frère, bien que scolarisés, grandissent dans un environnement où prévalent les croyances païennes, la peur des démons et la pratique de la sorcellerie. À l'adolescence, Ala est recrutée par les combattantes des Tigres et, après plusieurs années passées dans des camps d'entraînement, elle est bien déterminée à périr au combat. Or sa première mission kamikaze échoue et elle est incarcérée dans la terrible prison pour femmes de Kandy. Là, isolée et malade, elle trouve son salut dans l'écriture, source de témoignage, enjeu de survie et moyen d'évasion. Ala est une héroïne ambivalente qui a oublié l'amour, à la fois victime

des hommes et de la guerre, mais aussi un être avide d'histoires et de légendes héroïques. Comme l'auteur en exil qu'est Jesuthasan, la recluse trouve dans l'imagination une échappatoire à sa condition, l'éloignement et la mise à l'écart semblant permettre une meilleure compréhension de cette société complexe, impossible à raconter de l'intérieur.

■ Aline Sirba



La Sterne rouge

D'Antonythasan Jesuthasan

Nous avons salué dans ces mêmes colonnes la sortie du roman précédent d'Antonythasan Jesuthasan, *Friday et Friday*. Son nouvel opus nous embarque encore, avec la même puissance évocatrice, dans le Sri Lanka des années de terreur, lorsque l'organisation indépendantiste des Tigres tamouls, dont il a fait partie, se livrait avec les forces sri lankaises un combat sans merci. L'héroïne de *La Sterne rouge* est une jeune Tamoule baignée depuis sa plus tendre

enfance dans cette lutte et qui décide, à 15 ans, qu'elle est prête à mourir au combat en projetant un attentat-suicide. Condamnée à une peine de trois cents ans de prison, elle choisit de fuir vers l'Europe dès qu'elle en a l'occasion... Comment ne pas voir dans ces lignes une part de la vie d'Antonythasan Jesuthasan ? Poignant.

Éditions Zulma, 22,50 €.





2 févr. • 3 min de lecture

:

"La Sterne rouge" de Antonythasan Jesuthasan alias Shobasakthi

#antonythasanjesuthasan #éditionszulma #zulma #shobasakthi #littératuresrilankaise #srilanka

Je m'étais jurée secrètement de ne jamais avaler la capsule de cyanure que je portais au cou. Je refusais d'être absorbée par le poison comme la vaste forêt par une petite étincelle. Cette capsule était un raccourci vers la mort. Moi, je voulais mourir la tête haute, comme la fille du ministre.



Comment parler de ce roman novateur qui peut totalement vous chambouler. Dur de trouver les mots pour le définir, tant la rage qui s'y dégage est intense.

Ce roman a la puissance d'une bombe, non pas celle qui aurait dû mettre en bouilli sa protagoniste Ala, mais une bombe littéraire.

"La Sterne rouge" est le second livre d'Antonythasan Jeusthasan et pour ceux qui ont lu "Friday et Friday", un recueil de nouvelles publiés en 2018 chez Zulma, croyez-moi ce dernier n'était qu'un prélude.

Antonythasan Jesuthasan, également connu sous le pseudonyme de Shobasakthi est un acteur tamoul d'origine sri-lankaise, connu en premier lieu en France pour son rôle de

Dheepan, un film réalisé par Jacques Audiard et racontant l'histoire de réfugiés tamouls en France. Mais Antonythasan Jesuthasan est avant tout un écrivain talentueux. Sa vie a inspiré ses écrits : sa jeunesse "tamoule" au Sri-Lanka, son expérience au sein du Mouvement de libération des Tigres Tamoules (une organisation indépendantiste tamoule du Sri Lanka), son exil, son statut de réfugié politique, son intégration loin de son pays natale. La vie d'Ala, la protagoniste, à quelques décennies d'écart, pourrait être en partie l'histoire de l'auteur, au féminin.

"La Sterne rouge" est l'histoire d'Ala, issue de la dernière génération à avoir connu et vécu la guerre civile qui a pris de l'ampleur à compter de 1983 et qui officiellement pris fin en 2009. Pourtant, cette génération qui ont eu vent des attentats du 11 septembre 2001 et qui ont été directement impacté par le tsunami du 26 décembre 2004 qui a touché de plein fouet le Sri Lanka, a vécu les conflits entre cinghalais et les tamouls d'une intense violence, tout comme leurs aïeux. Si Ala, la sterne rouge, a rejoint les Tigres ("LTTE – Liberation Tigers of Tamil Eelam"), si elle a suivi les entraînements et si elle s'est mis sur l'autel du sacrifice, si elle a connu la prison, ..., ce n'est pas par pur hasard. Comme d'autres tamouls, elle ne devait sa survie, qu'à la chance, même si la vie ne l'a pas gâté. Ala a connu dès sa plus tendre enfance, la violence, les viols dont le sien, les disparitions et les meurtres avec mutilation des gens de sa communauté. Cette réalité, si proche de nous, dans un pays à un jet de pierre de l'Inde, est très difficile à réaliser, déroutant. Avec ce roman, Antonythasan Jesuthasan nous permet de prendre conscience de l'horreur qui s'est déroulé sur cette île, surnommée la perle de l'océan indien, durant ces nombreuses décennies, il y a peu de d'années en arrière.

L'histoire d'Ala est tragique et Antonythasan Jesuthasan sait tenir son lecteur en haleine du début à la fin car les rebondissements sont nombreux. Mettant en scène une protagoniste tamoule, l'auteur nous permet de découvrir à travers ce roman, la culture tamoule : les fêtes, les croyances, les divinités, les traditions, ... Cette ouverture à la culture tamoule est un véritable bol d'air frais dans la noirceur de ce roman.

Je n'en dirais pas plus sur ce roman car je souhaite que le lecteur le découvre par lui-même mais je vous conseille sa lecture. Peu de romans dépeint avec autant de précisions les horreurs d'une guerre, de conflits inter-communautaires, tout en y apportant la découverte d'une communauté et d'un pays.

Avec "La Sterne rouge", Antonythasan Jesuthasan signe un nouveau roman grandiose, d'une force incroyable, parfait.

La Kurali femelle accomplit des miracles. Cette démonsse nous est invisible, à moins de nous humecter les yeux avec des larmes de loris. Dans ce cas, le charme opère jusqu'à l'évaporation des larmes. La nuit, la Kurali sort, sa baguette magique à la main, pour boire à la rivière. On aura pris soin de placer sur sa route un petit animal orphelin, un chiot ou un chaton par exemple. [Page 143-144]

La Sterne rouge

De Antonyhasan Jesuthasan alias Shobasakthi

Titre original : Ichaa

Roman traduit du tamoul (Sri Lanka) par Léticia Ibanez

Éditions Zulma - Date de parution : 3 février 2022 - ISBN 979-10-387-0083-3 - 320 pages

- Prix éditeur : 22,50 €

<https://www.zulma.fr/livre/la-sterne-rouge/>

ROMANS / ESSAIS

LA STERNE ROUGE (Jesuthasan)

BY SULLIVAN 23 HEURES AGO Q 0

ROMAN. Ala a été condamnée à 300 ans de prison par la justice sri-lankaise pour avoir projeté un attentat kamikaze pour le mouvement de libération des Tigres Tamouls. Alors, tous les jours, elle écrit pour ne pas devenir folle. Elle raconte son enfance au sein d'une communauté Tamoule progressivement mise en minorité, discriminée et menacée (son oncle disparut un jour et son frère finira par se faire décapiter...) par les milices cinghalaises soutenues et entraînées par l'armée sri-lankaise. Elle parle aussi des mains baladeuses de pépé Nannitambi, le beau-père de sa tante, qui n'arrêtera malheureusement pas là...et de comment elle a rejoint les Tigres Tamouls et le camp d'entraînement d'India Charlie ainsi que la mission Twin Wings qu'on lui confia. De la vie, ou plutôt de la non-vie en prison et de sa sortie, miraculeuse, pour rejoindre ce pays froid en Europe qui devait lui donner la liberté...

Waouh ! *La Sterne rouge* est un vrai choc. C'est quasiment en apnée que l'on lit l'histoire d'Ala tellement elle est forte et poignante. Inventée, bien sûr, mais tellement vraie et crédible. Son auteur, Antonyhasan Jesuthasan (l'acteur principal de *Dheepan* de Jacques Audiard mais qui écrit aussi !), a grandi au Sri-Lanka et a été enfant soldat du Mouvement de libération des Tigres Tamouls, il sait donc de quoi il parle et ce que peut ressentir Ala...Surtout, tout sonne juste dans son roman. La vie simple dans le village d'Ala, les persécutions des Cinghalais envers les Tamouls, les superstitions ("Chez nous, on dit qu'une femme enceinte ne doit pas regarder les éclipses du soleil sans quoi l'enfant naît avec un bec-de-lièvre"), les fêtes religieuses, comme Vesak, et leurs préparatifs, la dictature des castes : tout cela concourt à donner chair et os à *La Sterne rouge*. Et lui permet de relever un pari complexe : faire comprendre l'incompréhensible ! C'est-à-dire montrer comment une jeune femme tout ce qui a de plus normale en vient à vouloir une mort héroïque, à mourir en se faisant exploser pour la cause qu'elle défend : la libération du peuple Tamoul, opprimé depuis si longtemps au Sri-Lanka. Jesuthasan le fait d'une plume singulière : subtile et souvent très imagée (comme peut l'être la langue Tamoule, comme quand Ala dit de la sœur de sa mère : "Ma tante, c'est le lait que vous ne pouvez pas boire parce qu'il est brûlant mais que vous ne pouvez pas jeter parce que c'est du lait") mais en même temps efficace et percutante. Qui rend hommage, en creux, à la culture Tamoule et nous parle aussi d'une autre oppression que celle des Cinghalais envers les Tamouls : celle des hommes envers les femmes, ainsi que du statut de réfugié ("En vieillissant je me laissais de plus en plus contaminer par la peur. Cette vie de réfugié vous détruit à petit feu. Elle vous transforme en créature de papier, en demi-visa que le moindre souffle de vent pourrait emporter", explique le narrateur, alter-ego fictionnel de l'auteur). Une voix singulière, pour un grand récit, qui vous hante longtemps après sa lecture achevée !

(Récit complet, 320 pages – Zulma)

La Sterne rouge d'Antonythasan Jesuthasan paraît chez Zulma.

février 4, 2022 attentats , Cinghalais , prison , roman , séparatisme , Sri Lanka , Tamoules , Tigres tamouls , torture



Prenez une île : le Sri Lanka. Placez-y deux peuples : les Tamouls, hindouistes, minoritaires et les Cinghalais, bouddhistes, majoritaires. Que croyez-vous qu'il arrive ? La guerre bien sûr ! Ce serait mal connaître l'humain que d'envisager une autre alternative.

Pour d'obscures raisons de préséance au sujet de leur arrivée sur ce territoire, ces ethnies se sont combattues durant trente années, de 1980 à 2010. C'est ce que nous raconte Antonythasan Jesuthasan dans son roman, *La Sterne rouge*. Surnom que ses compagnes de combats attribuent à son héroïne.

L'auteur sri-lankais est bien connu en France, mais pas en tant qu'écrivain. En effet, il fut l'acteur principal de *Dheepan*, le beau film de Jacques Audiard. D'origine tamoule, le romancier nous fait partager la vie de son héroïne Ala et de sa famille au sens large par de savants allers-retours entre la guerre et sa vie. Ce qui lui permet de nous relater les us et coutumes ancestrales des villages tamouls. Tout autant qu'il nous dévoile les conditions de vie communautaire en train de se dégrader inexorablement à cause des Cinghalais.

Jusqu'à ses quinze ans, elle mène une vie à peu près normale si ce n'était un sombre grand-père un peu trop entreprenant. À partir de là, l'existence de l'héroïne bascule dans la tragédie. Alors, elle s'engage chez les Tigres tamouls à la recherche de leur indépendance. Le narrateur rapporte, en fait, deux confessions d'Ala, devenue capitaine de l'armée indépendantiste. En effet, choisie par son général, dont elle est amoureuse, Ala doit se faire sauter au cours de l'inauguration d'un pont à Colombo. Elle refuse cet acte, car, pense-t-elle : « Moi, je voulais mourir la tête haute... ». Seule une mort glorieuse sur le champ de bataille lui agréée.

Mais, arrêtée par la police cinghalaise, elle est remise aux services secrets. Pendant des mois, elle endure moult tortures afin qu'elle vende ses camarades. Elle résiste et se voit condamnée à trois cents ans de détention. Plus rien ne peut la sauver. Sauf peut-être, un Occidental qu'elle a épargné lors de son refus d'obéir à son chef...

Tout au long de son magnifique récit, l'auteur nous parle de son peuple menacé dans son intégrité, tout autant que dans sa culture. En 1981, en effet, les Cinghalais brûlèrent toutes les archives tamoules. Ce qui impliquait de leur part, une tentative de génocide. Cependant, le peuple Tamoul a lutté pour sa survie et son droit à la terre de ses ancêtres au même titre que leurs ennemis.

La guerre nous est rapportée, non comme une grande aventure exaltante, mais plutôt comme une succession d'escarmouches hasardeuses ou de lâches assassinats sans autre forme de procès.

Cependant, Antonyhasan Jesuthasan nous décrit parfois avec tendresse ou humour certains événements. Aussi bien ceux dus à la violence que ceux impliquant des relations quotidiennes entre les guerrières ou entre le général Sultan Baba et Ala. Les scènes de torture ou de souffrance ne nous sont pas épargnées tout en restant lisibles. Toutefois, il n'y a aucune complaisance de la part de l'auteur. Il tient à témoigner de l'horreur de ces combats tout autant que de leur inanité. À l'instar de l'héroïne qui sait bien, dans sa prison, que sa lutte est vaine, mais nécessaire.

Un roman riche, complexe. À lire impérativement pour son humanité qui nous confirme que ce combat a été fondamental tant sur le plan identitaire que sur le plan féministe.

Camille DOUZELET et Pierrick SAUZON

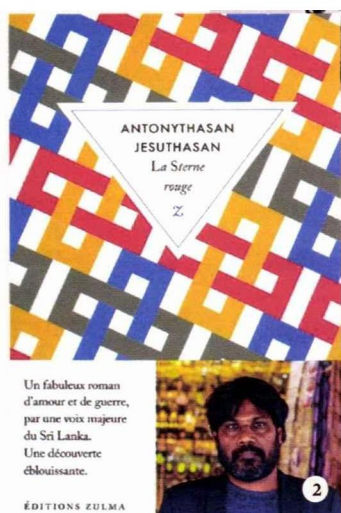
La Sterne rouge, Antonyhasan Jesuthasan, roman traduit du tamoul (Sri Lanka) par Leticia Ibanez, 310 p., 22,50 €, éd. Zulma. En librairie le 03 février.



Lectures du soir

FAIRE UNE
PAUSE,
IMAGINER,
RÊVER...

Par **DOMINIQUE FIDEL**



2

LA STERNE ROUGE **Antonythasan Jesuthasan**

Zulma, 22,50 €

Sri Lanka, la perle de l'océan Indien. Des pierres précieuses à foison, des paysages somptueux, des cultures d'une grande richesse, mais une dureté fermement enracinée dans les haines séculaires. Ala n'a pas échappé à cette violence. Elle n'a pas 16 ans et elle veut mourir au combat dans la guerre qui oppose les Tamouls hindouistes aux Cinghalais bouddhistes, leurs voisins de toujours. Engagée auprès des Tigres Noirs, elle s'apprête à commettre un attentat suicide. Écrit par un ancien membre des Tigres réfugié en Europe, ce roman dérangeant et d'une grande force mêle poésie et brutalité pour dévoiler les rouages d'un conflit méconnu.

